

Kaléidoscope de confinements

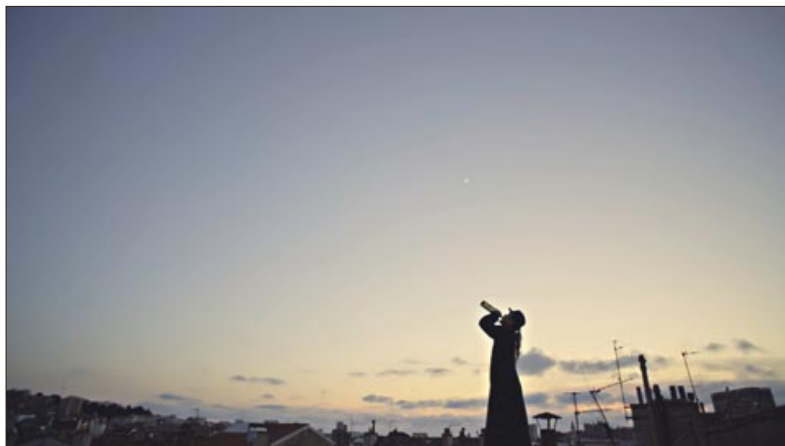
CINÉMA • La collection «Lockdown» (confinement) met en valeur l'inventivité de cinéastes romands notamment. Qui ont fait d'une situation pandémique impossible des possibilités de récits et réflexions pertinentes. Zoom sur d'inspirés imaginaires au format court.

Sur l'initiative du cinéaste et producteur Frédéric Gonseth accompagné d'autres partenaires, 33 courts-métrages ont été réalisés en solitaire sur 10 jours. Un exploit dû notamment à des cinéastes romands, sur le fil d'un budget de 5000 francs obligeant parfois à convoquer les smartphones ou moyens du bord pour les tournages. Du poignant et sobre salut à une vieille femme emportée par le coronavirus (*Elena*) donnant enfin visage et humanité à la tragédie statistique en serpentant par un couple d'agriculteurs ostracisés (*Les Pestiférés*). Sans oublier le dialogue en transparence et au-delà de la mort avec un cinéaste cubain alors que les salles sont scellées par la pandémie (*Yunfa*).

Seniors exclus

Dès le 13 mars, les plus de 65 ans ont dû se conformer – de gré et parfois de force, sous peine d'amendes comme au Tessin – à l'injonction impérative de «rester chez soi». L'idée médicalement admise est la suivante, les seniors étant statistiquement plus vulnérables, leur respect du confinement fut présenté comme crucial. Ceci pour les protéger. Mais aussi pour prévenir un possible effondrement du système de santé. Cela n'a pas été sans stigmatisation et réification de la personne âgée souvent ramenée à une entité biologique à risques.

Avec empathie, lucidité et poésie, le cinéaste vaudois Stéphane Goël (*Fragments de paradis*, *Citoyen Nobel*) filme ses parents, Lily et Jean-Louis, agriculteurs retraités de 84 ans. Sous Covid-19, ils sont contrôlés, surveillés, sommés de respecter la distance sociale et les mesures d'éloignement. Leur trouble, incompréhension et désorientation prennent



Sous pandémie, les cris solitaires, impuissants et ivres d'un religieux vers Dieu. «Amen» de Manuel Maria Perrone.

l'ascenseur. Sur les chemins de campagne, ils se retrouvent in fine comme les pesteux du Moyen Âge. Une mère de famille aperçoit ainsi Lily. Prise d'une panique irraisonnée, elle fuit éperdument avec enfants et poussette face à la supposée malade. «*Les Pestiférés* part d'un constat. Celui de la confusion de ma mère. A ses yeux, Lily n'était pas à risques. Mais un risque. Le fait de se percevoir comme une menace fut, pour elle, une incommensurable douleur.» Relevant la disparition progressive des oiseaux, Jean-Louis ne se lasse pas de contempler les hirondelles posées sur les lignes électriques. Cet oiseau choyé par le vieux couple d'inséparables a «un pouvoir magique dans ce monde de la paysannerie ayant subi, par l'industrialisation d'après-guerre, une séparation radi-

cale d'avec la nature. La présence de l'animal, elle, a perduré. Si l'hirondelle ne revient pas, elle signifie le malheur à venir.»

Donner visage à l'épidémie

L'une des rares cheffes opératrices suisses depuis 30 ans et aussi réalisatrice, la Genevoise Séverine Barde (*Greta Gratos*) veut mettre au jour les traces et archives d'une vie éplorée par le virus le 30 mars dernier, à 94 printemps. Sa «grand-maman de cœur qui a compté pour moi toute sa vie» ayant été sanctuarisée-confinée, la consolation, la *co-naissance* au mourir, l'adieu en co-présence ni le deuil ne peuvent s'accomplir. «Face à ce décès en EMS, l'on se retrouve subitement plus rien relativement à ce corps qui est on ne sait où. Il y a une forme d'évanouissement. D'ou ce

besoin intime de prendre congé et pallier un manque dans une situation qui nous dépasse. Mais aussi restituer à la défunte une certaine visibilité par rapport aux conditions de son départ. Au fil de plusieurs années, j'avais déjà débuté une série d'entretiens, afin qu'elle me raconte sa saga d'immigrée italienne issue d'un milieu très modeste et entrée au service d'un ambassadeur japonais rigoriste. Je croyais qu'elle ne disparaîtrait jamais.» Entre fleurs frissonnantes au vent, calme témoignage de la disparue et photos vernaculaires, cet hommage pudique émeut comme rarement.

Fenêtres sur soi et l'au-delà

Aux yeux du philosophe français Paul Audi, «l'antonyme de vivre n'est jamais mourir mais créer». Petite-fille de réfugiés espagnols de la guerre

civile, la cinéaste mexicaine Juliana Fanjul (*Muchachos*, *Silence Radio*) excelle à cadrer fenêtres et écrans de son appartement genevois telles d'incertaines surfaces au cœur d'une cellule. Saisissante est la manière humble, serène, audacieuse dont elle tisse des liens entre le vif et le trépassé, la présence recomposée et l'absence dans *Yunfa*, un titre traduisant la fierté d'être afro-cubain.

De sa voix off, la réalisatrice égrène une lettre au défunt Puri Senobio Faget pour qui «le vrai vaccin contre la mort est le cinéma». C'est son ancien maître d'une Ecole cubaine de cinéma auquel elle a succédé. «Il nous restait tant de films à réaliser», entend-on en écho au travail des étudiants cubains diplômés de Fanjul interrompu par la crise. Les premières images démontrent une volonté formelle ambitieuse. Au diapason d'une humanité masquée et distancée. Qui ne peut plus s'atteindre, comme prise dans une gangue de givre.

Le flou ambiotique des intérieurs reconduit ainsi la désorientation inquisite d'une cinéaste confinée creusant l'attente. A l'écran, elle n'est bientôt plus qu'un avatar virtuel et plane, tournoyant à l'ère des échanges digitaux désincarnés la laissant exsangue. *Yunfa* est un joyau sensible de journal épistolaire aimant, pendulant entre mémoire et oubli, ombres et fantômes. Mis en rythmes par l'une des plus talentueuses monteuses romandes qui soient, Yael Bitton, voici un récit sobre et géopéologique à la manière d'un haïku à chérir comme toutes les espèces en voie d'extinction. ■

Bertrand Tappolet

Films courts visibles en salles romandes et sur www.rts.ch

PUBLICITÉ

FONDATION
JAN MICHALSKI
POUR L'ÉCRITURE
ET LA LITTÉRATURE
CH-1147 MONTRICHER

FONDATION
DES ÉCRIVAINS
DES LITTÉRAIRES
DES ÉDITEURS

En collaboration avec
Fondació Joan Miró
et Teatre Borrada

19 MAI -
30 AOÛT 2020

À TOUTE
ÉPREUVE

PAUL ÉLUARD
GÉRALD CRAMER
JOAN MIRÓ

CONSULTEZ LES HORAIRES
ET MODALITÉS DE VISITE SUR
FONDATION-JANMICHALSKI.COM

A toute épreuve, maquette, Fundació Joan Miró, Barcelone
© Succesos Miró / 2020, Pro Litteris, Zurich / Éditions Gallmeister

Histoire et actualité des Lumières «par en bas»

LIVRES • Deux ouvrages, l'un de l'anthropologue David Graeber sur l'utopie de Libertalia et l'autre de l'historien Marcus Rediker sur Benjamin Lay, reviennent aux sources.

Comme l'explique David Graeber dans la préface consacrée à la traduction française de son ouvrage, l'occasion de publier «la véritable histoire» de l'utopie pirate de Libertalia chez Libertalia était trop belle. Belle aussi l'initiative de l'éditeur d'accueillir en son repère de fibuste littéraire et historique l'ouvrage de l'anthropologue et historien américain connu notamment pour son engagement dans le mouvement Occupy Wall Street. «Je vais vous raconter une histoire de magie et de mensonges, de batailles navales et de princesses enlevées, de révoltes d'esclaves et de chasses à l'homme, de royaumes de pacotille et d'ambassadeurs imposteurs, d'espions et de voleurs de bijoux, d'empoisonneurs et de sectateurs du diable et d'obsession sexuelle, toutes choses qui participent des origines de la liberté moderne», explique l'anthropologue américain pastichant le style des romans de piraterie.

Autre dépaysement, le lecteur est conduit à se défaire de certaines idées toutes faites sur les origines de la démocratie moderne l'attachant au nom des «grands auteurs» ainsi qu'à celui des seuls cercles de la bourgeoisie éclairée du XVIII^e siècle. C'est la thèse centrale de Graeber. Entre imagination et réalité, c'est dans les marges des communautés pirates de Madagascar que certaines des idées politiques les plus radicales des Lumières ont pris leur essor, idées qui éclairèrent encore aujourd'hui le chemin de l'émancipation humaine.

Celles-ci apparaissent à l'arrière-plan de l'histoire de la communauté des Zana-Malata, descendants de groupes de pirates et de populations autochtones installés sur la côte nord-est de la grande île de l'océan Indien située au large de l'Afrique, l'écho de cette expérience historique se retrouvant dans les chroniques de l'époque.

Une histoire des idées démocratiques modernes «par en bas» donc, soulignant la dialectique sociale et culturelle qui les engendre dans l'interaction d'idées et de traditions à la fois européennes et malgaches, au féminin et au masculin, dans le contexte du bouleversement historique de la fin du XVII^e et du début du XVIII^e siècle.

Autre figure des Lumières «par en bas», celle de Benjamin Lay, à laquelle l'historien Marcus Rediker consacre une biographie publiée aux éditions du Seuil. Suivant les traces de ce quaker radical né en 1682 en Angleterre et parti vivre en Pennsylvanie après le choc décisif de sa rencontre, en tant que marin, de la réalité de l'esclavage et du commerce triangulaire, c'est toute une époque qui s'aperçoit, avec ses idéaux mais aussi ses faiblesses et ses antagonismes internes. Époque dont l'auteur montre de manière très convaincante le lien avec les Révolutions anglaises de la seconde moitié du XVII^e siècle. Une époque aussi habitée par la pensée d'hommes et de femmes en lutte que trop souvent ignore ou oublie la grande histoire. Dans ce contexte, Benjamin Lay, pionnier de la lutte antiesclavagiste, des idées démocratiques et du féminisme, détonne. Une histoire qui parle également de notre temps en soulignant le rôle essentiel des mobilisations souterraines ainsi que des consciences singulières non seulement du panthéon des grands auteurs mais aussi «en bas», dans les masses, dans les progrès de l'histoire humaine. ■

Jérôme Skalski

David Graeber, *Les pirates des Lumières ou la véritable histoire de Libertalia*, éd. Libertalia
Marcus Rediker, *Un activiste des Lumières: le destin singulier de Benjamin Lay*, Seuil
Paru dans *L'Humanité*